

— Ah ! vous avez promis, mon cher comte.

— C'est juste, capitaine, eh bien, soit ! je ferai ce que vous désirez.

— Merçi ! Vous ne pouvez croire combien vous me rendez heureux.

Il lui serra une dernière fois les mains, prit congé de lui, et sortit brusquement de la chambre, laissant, ainsi que l'on disait alors, le comte de Léran tout « défermé » et se trouvant vainement la tête pour comprendre un mot à tout ce qui venait de se passer.

VI

COMMENT LE COMTE DU LUC FUT ABORDÉ PAR UNE DAME MASQUÉE AU COURS LA REINE ET CE QUI S'ENSUIVIT

La conversation qu'il avait eue avec M. de Léran, en donnant une direction différente à ses idées, avait remis un peu de calme dans l'esprit du comte Olivier du Luc, et provisoirement du moins, avait en partie dissipé l'invisible mélancolie qui le dévorait.

Il résolut de sortir, espérant combattre par l'excitation extérieure ses dispositions malades et, grâce au contact des insoucians gentilshommes de son âge, redevenir pendant quelques heures du moins insouciant et joyeux comme eux.

Cette résolution prise, il voulut la mettre aussitôt à exécution.

En conséquence, il se fit habiller par son valet de chambre, tout étonné de l'air de bonne humeur qui avait remplacé la tristesse habituelle de son maître.

Pour la première fois depuis bien longtemps le comte Olivier apporta un certain soin à sa toilette et se fit habiller avec ce luxe, cette richesse et ce bon goût qui l'avaient fait renommer, quelques mois auparavant, pour un des premiers raffinés de la cour.

Puis il sortit, sans autre but arrêté que celui, non pas de se divertir, mais de se dissiper si cela était possible ; c'est-à-dire de rentrer pendant quelques heures dans le joyeux tourbillon qu'il avait presque complètement abandonné.

A cette époque, les moyens de distraction étaient fort limités ; le théâtre formait ordinairement vers quatre heures et demie ou cinq heures ; l'unique ressource des jeunes gens en quête de plaisirs étaient les baigneurs à la mode et les cabarets plus ou moins mal famés, puis, jusqu'à neuf heures du soir, la promenade du Cours-la-Reine, où se donnaient rendez-vous tous les beaux de la cour.

Le premier soin du comte fut donc, aussitôt sorti de chez lui, de se rendre tout droit chez le baigneur le plus proche.

Là, ainsi qu'il l'avait prévu, il rencontra plusieurs de ses anciennes connaissances qui furent charmées de le revoir et l'accueillirent avec force cris de joie.

Bientôt une partie fut organisée, et, en attendant l'heure du dîner, le passe-dix, l'homme, le pharaon occupèrent tour à tour ces jeunes fous, au grand détriment de leur bourse ; puis un joyeux repas arrosé de vins les plus généreux, acheva d'échauffer ces têtes folles et de leur donner ce degré d'exaltation qui leur faisait oublier tout pour ne plus songer qu'au plaisir.

Cependant, contre ses prévisions, le comte ne tarda pas à se fatiguer des dans de cette joie forcée qui ressemblait presque à du délire. Aussi, à peine le dîner fut-il terminé et les parties commençaient-elles à se réorganiser que M. de Mauvers profita du désordre général pour prendre son épée et son manteau et s'éclipser sans être remarqué.

Il était à peine sept heures et demie ; le comte ne voulut point rentrer chez lui, où ne l'appelaient ce moment aucun motif sérieux. La soirée était magnifique, l'air tiède ; Olivier, tout en rêvant, se dirigea à petits pas vers le Cours-la-Reine.

Le Cours-la-Reine, ainsi nommé parce que la reine-mère, Marie de Médicis l'avait planté, était situé en dehors du mur d'enceinte de la ville, et longeait les bords de la Seine. A chaque bout on l'avait fermé par une grille. Là se rendaient chaque soir les dames et les seigneurs de la cour, et, jusqu'à neuf heures et demie, on parcourait les allées à petits pas, ou s'égarait par groupes dans ses bosquets touffus.

Bien des aventures amoureuses s'ébauchaient sous les épaisses charmilles du Cours-la-Reine ; bien des rendez-vous étaient donnés ; souvent des coups d'épée et même des coups de poignard étaient échangés dans l'ombre.

C'était en somme, à part les tirelignes que l'on y coudoyait à chaque pas, les querelles que souvent on y ramassait et les assassinats qui s'y commettaient journellement, un endroit fort agréable dont raffolaient les Parisiens.

A l'heure où le comte y arriva, il faisait jour encore.

Aussi le Cours était-il presque complètement désert.

Le comte se promena pendant quelques instants, d'un air assez désœuvré, le long de ces larges allées, puis il se laissa peu à peu envahir par ses pensées, il s'absorba en lui-même ; les objets extérieurs cessèrent de le frapper, et il s'enfonça, sans aucunement s'en préoccuper, sous le couvert. Il arriva même un moment où le comte se laissa tomber à l'écart sur un banc de pierre, et demeura complètement insensible à tout ce qui se passait autour de lui. Les choses en vinrent à ce point, que quiconque l'eût vu en ce moment l'eût supposé évanoui ou tout au moins plongé dans un sommeil léthargique.

Cependant il n'en était pas ainsi. Cette espèce de catalepsie morale n'était qu'apparente. L'esprit veillait en lui avec une lucidité extraordinaire.

Peu à peu, le silence, la solitude, ce calme qui, à l'approche de la nuit, se répand sur la nature, avaient chassé bien loin la surexcitation presque fébrile qu'il avait pu ressentir au contact de ses insoucians amis ; l'épaule appuyée contre le tronc d'un chêne immense, les bras croisés, la tête pendante sur la poitrine, le comte faisait un triste retour sur lui-même, reconstituait pour ainsi dire, seconde par seconde, ses premières années, si vite écoulées hélas ! et, quoique ses traits un peu pâles eussent en ce moment la rigidité du marbre, il était en proie à une de ces terribles agonies du cœur, qui font vieillir de dix ans un homme en quelques minutes. Tout son passé se déroulait devant lui, sombre, terrible, sinistre, implacable.

Il revoyait ses premiers jours de bonheur, alors qu'il se promenait côte à côte avec sa Jeanne bien-aimée, sous les hautes futaies de Mauvers, si heureux loin du monde dont les bruits importuns venaient mourir sur le seuil de son château, donnant à sa bien-aimée tout son cœur comme il lui avait donné tout son amour.

Il sentait la brise frissonner doucement dans la chevelure parfumée de celle qu'il aimait. Il se figurait aspirer encore les doux et enivrants parfums qui s'échappaient de ses boucles blondes qui, si doucement, caressaient son visage ; il entendait résonner à son oreille les notes mélodieuses de la voix de celle dont, maintenant, il était séparé pour jamais ; il entrevoyait, comme à travers un prisme trompeur, la tête d'ango de son enfant, son petit Georges, qui semblait lui demander pourquoi,